Jérôme Souty, *Motel Brasil. Une anthropologie des love hotels*

Helena Prado

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/lhomme/34198>

DOI : 10.4000/lhomme.34198

ISSN : 1953-8103

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 13 juin 2019

Pagination : 204-206

ISSN : 0439-4216

Référence électronique

Helena Prado, « Jérôme Souty, *Motel Brasil. Une anthropologie des love hotels* », *L'Homme* [En ligne], 230 | 2019, mis en ligne le 13 juin 2019, consulté le 06 janvier 2022. URL : <http://journals.openedition.org/lhomme/34198> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/lhomme.34198>

“TOUT CE que vous avez toujours voulu savoir sur le sexe [au motel]... sans jamais oser le demander »¹ : c’est en quelque sorte ce que Jérôme Souty se propose de nous exposer dans cet ouvrage original et insolite. En prenant comme objet anthropologique le *motel*, l’auteur aborde l’organisation sociale du lieu, les représentations qui y sont associées dans l’imaginaire brésilien, ainsi que les pratiques diverses qui s’y déroulent. Ce faisant, il analyse le motel comme un élément de la culture et de l’identité collective brésiliennes à même de révéler les systèmes de représentations de la sexualité, mais aussi les valeurs morales, les rapports de genre au prisme des changements sociaux et de la consommation de masse liée au sexe et à l’objectification du corps.

Jérôme Souty, anthropologue français résidant au Brésil depuis plus de dix ans, nous offre en effet ici une vision panoptique d’un lieu rarement étudié par les anthropologues, alors même qu’il fait partie intégrante du paysage urbain et de l’imaginaire brésilien (et plus largement mondial). Défini comme un « établissement commercial accessible en voiture et proposant des chambres/suites, louées pour une période brève et utilisées généralement pour y exercer des relations sexuelles » (p. 7, d’où l’acception *love hotel*), le motel brésilien est pris ici comme objet représentatif de notre actuelle « hypermodernité » : le « règne généralisé de la marchandise jusqu’à la sphère de l’intime » (p. 8).

Création nord-américaine intrinsèquement liée à l’essor de l’automobile et à la croissance urbaine, le motel apparaît au Brésil à la fin des années 1960, à Rio de Janeiro d’abord, et en périphérie des grandes agglomérations ensuite. Mais au contraire de son homologue nord-américain, le motel brésilien *n’est pas un lieu de repos* : il est dédié spécifiquement aux rencontres amoureuses et érotiques (p. 23). En s’attachant à comprendre les spécificités du motel à la brésilienne, qu’il circonscrit comme unité

d’analyse « socio-architecturale », Jérôme Souty s’intéresse à ce que ce lieu révèle de l’évolution de la société brésilienne : nouvelles formes de consommation et de loisirs, nouveaux styles de vie urbains et rapports à l’espace public/privé, transformations de l’ordre familial et générationnel, évolution du rapport au corps, des mœurs afférents à la sexualité et des rapports de genre (p. 10).

S’appuyant sur une ethnographie et un travail de documentation conséquents, réalisés entre 2007 et 2013, l’auteur nous livre une restitution riche en détails et haute en couleurs, qui atteste non seulement d’une connaissance exhaustive de son objet, mais également d’une immersion profonde dans la culture brésilienne urbaine (qu’elle soit populaire, ou de « masse »). À la possible curiosité grivoise de ses lecteurs, l’anthropologue répond sobrement : « l’observation visuelle directe est limitée, et *a fortiori* la participation active », rappelant les réflexions déjà menées par Maurice Godelier et Michel Bozon – « une caractéristique essentielle de l’activité sexuelle est qu’elle est inaccessible à l’observation » (cit. p. 16). Grâce à de nombreuses références issues de l’univers brésilien littéraire, musical, médiatique, télévisuel, publicitaire, à des illustrations photographiques, ainsi qu’à la mention d’un abondant champ lexical vernaculaire et de quelques extraits d’entretiens, de conversations informelles avec des clients, des gérants et propriétaires des établissements, Jérôme Souty parvient à nous faire entrer dans cet univers de huis clos, de l’intime et des « rituels » érotico-amoureux.

De la structure dense du livre composé de dix chapitres, on retiendra quatre thématiques. La première traite de l’organisation socio-spatiale du motel. Le « paysage sémiotique » du motel et en particulier l’esthétique

1. Pour reprendre le titre du film de Woody Allen, *Everything You Always Wanted to Know About Sex (But Were Afraid to Ask)* (1972), inspiré du livre éponyme de David Reuben (1969).

du *kitsch* dans les suites sont abondamment décrits, et permettent au lecteur de se représenter une chambre type (chap. II). On relèvera au passage des descriptions cocasses du mobilier et des gadgets technologiques et érotiques, dignes d'un film de Jacques Tati². En abordant la question de l'imaginaire – et des fantasmes – qui entoure l'espace de la chambre du motel, Jérôme Souty analyse sa dimension confinée, intime, secrète, privée et mystérieuse, qui va de pair avec l'usage éphémère et transitoire qui en est fait (chap. III). Lieu ambivalent, qui reproduit la sphère privée sans appartenir au domaine du domestique – même lorsque ce sont les couples « légitimes » qui le fréquentent –, le motel est en quelque sorte un « entre-deux indéterminé », un « espace autre », un prototype d'hétérotopie³. Cet espace de l'intime est en outre favorisé par l'organisation spatiale de l'établissement lui-même (chap. V), où l'on découvre que les contacts entre clients et employés de l'hôtel sont strictement évités à l'aide de diverses dispositions architecturales. De même, la chambre est non seulement cloîtrée mais quasiment hermétique, *étanche* au monde extérieur (faible luminosité naturelle, insonorisation...).

La seconde thématique que l'on peut relever fait référence au motel comme espace de consommation : la consommation charnelle, bien entendu, mais également les dépenses ostentatoires, la consommation des technologies dernier cri et d'accessoires en tous genres, sans oublier la dimension commensale, la plus inattendue pour un néophyte. Dans un chapitre central du livre (chap. VII), l'auteur interroge la « croissante mercantilisation » du romantisme, de l'érotisme et de l'amour physique dans nos sociétés contemporaines (p. 195) et, en particulier, le côté consumériste et récréatif de la « virée au motel » (p. 197), qu'il qualifie de « *drive-in* de l'amour » (p. 218). L'anthropologue formule ici une question, chargée d'angoisse, récurrente dans le livre : le rapport entre l'exercice ritualisé de l'amour (romantique et érotique), son conditionnement par le cadre du motel (favorisant la dimension performative des ébats amoureux) et les logiques capitalistes de consom-

mation⁴, donneraient-ils lieu à des pratiques stéréotypées et mécaniques ? Jérôme Souty relativise toutefois ce constat en invoquant les marges de manœuvre et d'improvisation (la « créativité populaire ») qui sous-tendent des formes d'appropriation ou de « braconnage » de ce qu'il nomme les « *scenarii* romantiques » et les « scripts sexuels » (p. 228).

Au cœur de cette possible « imagination créatrice et transgressive » (p. 235), figure la question des rôles normatifs de genre, troisième thématique fondamentale du livre. De manière attendue, l'auteur prend le motel comme lieu par excellence où la dialectique entre amour sentiment/amour charnel (ou affectif/sexuel) s'exerce (chap. IV). Il conclut à l'existence d'une sexualité potentiellement transgressive, le pendant des relations licites et « traditionnelles » (p. 121). Cette notion d'ambiguïté, de « jeu d'ambivalence » reviendra abondamment par la suite, à propos des rôles sociaux et sexuels qu'il considère être « malléables » (identités de genre non fixes) et propres à un « régime d'indétermination » typiquement brésilien (le cas paradigmatique du travesti est longuement commenté dans le chapitre IX). L'éventail des relations et des pratiques est large, favorisé par l'espace du motel dont la dimension secrète et anonyme « [permet] certaines transgressions sociales et sexuelles qui accueilleraient des sexualités cachées et des amours prohibés » (p. 152) : hétérosexuels, homosexuels, amant(e)s, travestis, prostitué(e)s ont des relations stables, éphémères, légitimes, extraconjugales, tarifées, de type échangiste, fétichiste, sadomasochiste, pédophile, avec un ou plusieurs partenaires... Or, souligne l'auteur, plusieurs figures de l'imaginaire populaire transitent autour de l'idée de

2. En particulier la scène d'exposition des inventions à laquelle assiste M. Hulot dans *Playtime* (1967), par exemple.

3. Au sens de Michel Foucault (cité p. 101).

4. « L'industrie des produits érotiques fournit un répertoire de modèles pour les pratiques sensuelles et amoureuses. Le consumérisme détient un pouvoir de coercition dans la mesure où il construit un système de représentations partagé collectivement qui, en retour, agit comme une force sociale sur l'individu et oriente en partie ses choix » (pp. 225-226).

transgression, de marginalité et de la sexualité ludique dans la culture brésilienne (dont la figure archétypale du *malandro*⁵), faisant du motel un reflet de traits culturels largement répandus par ailleurs (chap. V). Dans un chapitre clé (chap. VIII), l'anthropologue interroge finalement les représentations du masculin et du féminin (les asymétries de genre), auxquelles se superposent les asymétries socio-économiques (les hommes sont souvent plus riches que les femmes), d'âges (les hommes sont souvent plus âgés que les femmes), et de couleur de peau (les hommes sont souvent plus clairs que les femmes), autant de phénomènes qui sont accentués dans le cas des relations extraconjugales, voire tarifées (p. 239). Jérôme Souty reprend à son compte la dichotomie masculin/actif et féminin/passif pour examiner non seulement la représentation du désir et de la performance sexuelle, mais également les *habitus* de séduction (« prendre l'initiative ») dans les couples hétérosexuels aussi bien qu'homosexuels. Le motel peut être le lieu de l'initiation sexuelle (masculine essentiellement, mais pas uniquement), de l'infidélité et de la transgression de la morale sexuelle (dans un contexte de « patriarcalisme polygamique » p. 261), et du « troc symbolique » entre don économique de l'homme et contre-don charnel de la femme. On regrettera ici que le système de représentation masculin/féminin soit interprété principalement dans sa dimension locale (supposée spécifiquement brésilienne) et le plus souvent hétéronormative, alors que la mise en perspective d'invariants aurait pu donner plus d'envergure à l'analyse.

En guise de conclusion (chap. X), Jérôme Souty nous livre une réflexion transversale sur l'imaginaire sexuel au Brésil, dont il relativise le stéréotype national et mondialisé de la prétendue « prédisposition au sexe » des Brésiliens, en y apposant le contexte de conservatisme religieux et moral hérité de la tradition catholique et paternaliste. De même, l'auteur s'interroge sur « l'injonction au plaisir et à la sexualité » synonyme de révolution des mœurs et de libération sexuelle que pourrait suggérer la présence massive de motels. N'est-elle pas aussi (et surtout ?) la

conséquence d'un cadre familial et économique qui fait des relations sexuelles dans l'espace domestique un « tabou » (*a fortiori* pour les relations non matrimoniales), et qui contraint les relations érotiques à la pudeur et à un espace autre (p. 313) ? Enfin, le changement du rapport au corps et aux affects (et les pratiques afférentes), loin d'être « nouvellement libéré » et de favoriser l'émancipation (des femmes en particulier), ne démontre-t-il pas plutôt que le corps est devenu un objet privilégié de consommation, pris dans des forces coercitives des normes esthétiques, performatives, de distinction de genre, souvent stéréotypées⁶ ? Ce constat, qui aurait mérité d'être signalé plus tôt dans le livre, révèle ainsi, d'après Jérôme Souty, un *continuum* des formes de contrôle sur les corps, la sexualité et la morale, autrement dit, un cadre normatif du biopouvoir qui n'exclut pas, bien sûr, des formes de transgression, de renversement et de création. Le motel y fait figure de « théâtre contemporain de la jouissance itérative et impérative » et de « témoin [...] de cette obligation diffuse et implicite faite désormais aux individus d'avoir une vie sexuelle épanouie et continue » (p. 322). Le motel, en tant qu'espace particulier, s'avère donc être un objet d'étude complexe, permettant l'exégèse de formes culturelles contemporaines (et pourquoi pas dans d'autres contextes. Comme l'écrivait Maurice Yvain⁷ : « En regardant par le trou/Par le trou de la serrure/On sait tout d'une façon très sûre/C'est par le trou, c'est par le trou qu'on connaît tout ! ».

Helena Prado

5. Le *malandro* est un individu bohème, roubillard et marginal, sorte de voyou malicieux et « enjôleur ». C'est un « héros populaire » à plus d'un titre, maître dans l'art de la séduction, la transgression, la conquête amoureuse et le plaisir du jeu *lato sensu* (pp. 181-190).

6. L'auteur fait référence ici à l'usage de différentes technologies du genre qui visent à transformer le corps (ou plus exactement à améliorer ses performances et à « se libérer de la nature ») : chirurgie esthétique, implants, compléments alimentaires, anabolisants, musculation (pp. 318 sq.).

7. Chanson « Par le trou », extraite de l'opérette *Pas sur la bouche*, d'André Barde et Maurice Yvain (1925).